

Juste ma
Coloc...

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelques formes que ce soit (l'art. L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle).

Toute représentation ou reproduction, par quelques procédés que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Cette œuvre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Illustration : SJR

Photo de couverture : ©Depositphotos/ 4pmphoto

Image vectorielle intérieure : ©Pixabay/Stux

Tous droits réservés

AUDÉLO EDITIONSEI

4, rue Jean Lurçat

95320 St Leu La Forêt

@ 2021 – AUDÉLO EDITIONSEI

ISBN 979-10-359-5482-6

PAULINE LIBERSART

Juste ma
Colog...



Chapitre 1



Slade

Bong. Bong. Bong.

— J’sais que t’es là, petite salope ! hurle une voix d’homme hystérique dans le couloir de l’immeuble.

Réveillé en sursaut, je me retourne, me collant l’oreiller sur la tête dans l’espoir de me rendormir, tout en remontant la couette avec un frisson de froid.

Mais trois secondes plus tard, le bordel recommence :

Bong. Bong. Bong.

— Espèce de pute, ouvre cette porte !

Le mec cogne comme un forcené.

Bong. Bong. Bong.

— Satanée garce, ouvre-moi !

En rogne parce que ce connard n’arrêtera pas son cirque si je n’interviens pas – inutile de compter sur les voisins –, je me lève d’un bond. J’attrape mon jean, tout en éternuant. J’enfile mon pull avec un nouveau frisson, le tissu est glacé.

Un coup d'œil à ma montre confirme qu'il ne me reste que deux petites heures de sommeil. Cette tête de nœud va me foutre la paix. Il va cesser de taper comme un sourd en vociférant comme un malade !

J'ouvre violemment la porte du taudis qui me sert de logement au risque de la sortir de ses gonds. Le type est en train de se déchaîner contre l'entrée de l'appartement voisin. Je hurle pour couvrir le vacarme :

— Elle n'est pas là !

En réalité, je n'en sais rien et je m'en branle, mais c'est la seule chose qui pourra le faire arrêter de s'acharner.

Le mec met au moins cinq secondes à comprendre ce que j'ai braillé. Il se tourne vers moi dans la lumière blafarde du couloir. C'est un junky ravagé. Le visage émacié, il est maigre et ses yeux brillent de cette lueur caractéristique des toxicos en manque.

Volontairement, je reste dans la zone obscure due à une ampoule grillée et jamais remplacée au-dessus de mon paillason. Dans un vague éclair de lucidité, le type hésite, jugeant prudent de ne pas approcher un adversaire qu'il ne voit pas, comme je l'avais prévu. J'ai fréquenté trop de junkies...

— Qu'est-ce que t'en sais ? finit-il par demander en essayant de se redresser pour se donner un semblant de prestance.

— On entend tout d'un appart à l'autre. Elle n'est pas là.

L'insonorisation est inexistante, le reste est faux. Rentré du boulot à deux heures du mat, je me suis effondré sur mon lit sans prêter la moindre attention à ce qui pouvait se passer ailleurs.

Juste ma coloc

Je vis dans ce taudis depuis trois semaines et j'ai pour principe de ne pas m'occuper des voisins. Jusqu'aux élucubrations de ce camé, il ne me serait pas venu à l'idée qu'il pouvait y avoir une fille seule dans ce bâtiment sordide.

— C'est ma gamine, se sent obligé d'expliquer le junky. Elle me doit un paquet de fric, cette petite conne.

Mais bien sûr !

Je ne répons pas, ne voulant pas me retrouver embarqué dans une discussion sans fin avec un type dont les neurones sont cramés par les substances toxiques.

— Je repasserai plus tard, décide-t-il en se frottant les bras avec ce geste caractéristique des drogués qui se piquent.

Il descend l'escalier, et je surveille son départ. Pas question de me relever à l'arrache dans cinq minutes parce que cet abruti tentera un *come-back*. Le bruit de ses pas traînants s'éloigne et la porte du hall claque derrière lui.

Alors que je suis sur le point de rentrer dans mon appartement, la serrure de la porte voisine se déverrouille et celle-ci s'entrouvre en grinçant – tout fuit ou tombe en panne dans cet immeuble pourri.

Une gamine brune qui n'a pas l'air d'être sortie de l'adolescence, une latina, apparaît. Elle fixe la cage d'escalier avant de tourner vers moi un regard d'un noir profond.

Elle m'observe avec un mélange de reconnaissance et d'inquiétude. Il faut dire que je suis toujours dans le cône obscur et, pour elle, je ne suis qu'une ombre dans un couloir sordide.

— *Gracias*, murmure-t-elle avant de refermer.

Je rentre dans mon minable chez-moi, claquant le battant avec une énergie démesurée vu l'heure pour que les voisins, ceux qui ne lèveront jamais le petit doigt pour me venir en aide, entendent bien ma mauvaise humeur.

Dépité, je me débarrasse de mes fringues. Saisi par le froid, un éternuement m'échappe. Je me précipite sous la couette, bien décidé à me rendormir.

C'est le moment que choisit le couple du dessus pour attaquer une scène de ménage où elle va menacer de le quitter, il hurlera qu'elle est une traînée, le tout avec les gosses pleurant de panique et la vaisselle s'écrasant contre les murs.

Si elle est trop conne pour se barrer, ce n'est pas mon problème. J'attrape mon casque audio, l'enfonce dans mes oreilles, avant d'enclencher la playlist de mon portable.

— Fait chier ce quartier de merde. Il faut que je me tire d'ici.



Gabriela

Mon cœur cogne encore douloureusement. Je me laisse tomber sur mon lit. Le mauvais sommier grince sous mon poids et l'un des ressorts du matelas me rentre dans le derrière m'obligeant à changer de position.

Ça s'est joué à un cheveu.

Juste ma coloc

D'habitude, mon père met plus de temps à me retrouver. Je ne perds qu'un jour ou deux de loyer en déménageant dès le lendemain pour aller m'installer dans un autre meublé du genre de celui-ci.

Seulement, là, je viens à peine d'arriver et de payer ma quinzaine. Je n'ai pas assez d'argent pour repartir avant d'avoir touché mon prochain salaire. Comment vais-je me sortir de ce mauvais pas ?

Inutile de compter sur la police, la dernière fois que mon père m'a menacée, ils ne se sont même pas déplacés.

L'opératrice m'a dit, d'un ton blasé, de demander l'aide de mes amis ou de m'acheter un flingue. Probablement le conseil le plus débile qu'on m'ait jamais donné. Mes copains sont lycéens et vivent chez leurs parents. En plus, je ne vois pas avec quel argent je pourrais m'offrir une arme ou payer des cours pour apprendre à m'en servir.

Mes bras sont encore couverts de chair de poule et pas seulement à cause du froid qui règne dans la pièce. J'essaie de reprendre mon calme, mais un violent frisson me parcourt à l'idée de ce qui serait arrivé si la porte avait cédé avant l'intervention inespérée de mon voisin. J'ai beau savoir me défendre, contre un toxico ravagé qui ne ressent rien d'autre que le manque, je ne ferai pas le poids.

J'ignorais que l'appartement d'à côté était occupé. Aucun bruit, pas même de la musique n'en sort.

Un sourire cynique m'échappe. L'homme qui m'a aidée est tout le temps resté dans l'ombre, je ne le reconnaitrai pas si je le croise dans l'escalier. Il pourrait se vexer.

Les quelques dollars que je possède auraient été très insuffisants pour que mon père se paie une dose de la merde qu'il s'injecte dans les veines. Il aurait probablement tenté de me traîner dans le bar le plus proche pour vendre mon corps au plus offrant...

Comme il l'a déjà fait.

Je passe les mains dans mes cheveux, inquiète qu'il revienne et que mon voisin ne se dérange pas une seconde fois.

Sa première intervention tenait du miracle. Dans ce genre de quartier où la pauvreté est la règle, la solidarité n'existe pas. Dans ces immeubles où les appartements sont loués à la quinzaine, les gens vont et viennent sans se préoccuper les uns des autres. C'est chacun pour soi et Dieu pour tous.

Je m'allonge, ne retirant que mes chaussures – je ne me déshabille plus pour dormir –, incapable d'éteindre la lampe. Pourtant, cela cacherait le décor déprimant, ces murs au papier peint beigeasse plus vieux que moi, cet évier qui fuit et la bassine en plastique en dessous, ces meubles bancals et dépareillés bons pour la décharge.

À dix-huit ans, mon avenir n'a rien d'enviable...

Chapitre 2



Slade

Bong. Bong. Bong.

— Je sais que t'es là, salope, ouvre !

Je me redresse d'un bond.

Bong. Bong. Bong.

Ce n'est pas vrai, le bordel recommence. Deux nuits de suite ! Je m'éjecte du lit comme un diable de sa boîte. Cette fois, je vais me faire ce connard. Je cumule trois boulots, je n'ai droit qu'à quatre heures de sommeil, alors il ne faut pas me faire chier. Je fulmine en boutonnant mon jean à toute allure.

Bong. Bong. Crac...

La porte de l'appartement voisin vient de céder. Dans la seconde qui suit, un hurlement résonne dans le couloir. J'ai une hésitation. Si je m'en mêle, cela pourrait mal finir pour moi. D'un autre côté, la corrida pourrait durer des heures, et adieu mes précieuses heures de repos...

Il y a un violent bruit de bagarre, la fille se défend, mais un cri de douleur retentit. Je me précipite sans prendre le temps d'enfiler un tee-shirt. Je sors au moment où le toxico tente de traîner la gamine hors de son appartement. Elle est à genoux et s'agrippe de toutes ses forces au chambranle de la porte, luttant pour résister au type qui la tire brutalement par ses longs cheveux noirs.

— Tu vas venir avec moi, petite conne ! J'ai besoin de ce fric, éructe le mec encore plus mal en point qu'hier.

Elle se cramponne désespérément.

— Tu vas gagner ce blé pour moi. Une belle petite garce comme toi, ça vaut un paquet d'oseille sur le trottoir.

— Non ! Je t'en supplie, papa !

« Papa » ? C'est vraiment sa mère, et ce déchet humain veut l'envoyer faire le tapin pour payer ses doses. Écœurant... et pathétique à la fois. Mais cela n'a rien d'étonnant dans ce genre de quartier où se regroupe le pire de la misère. J'hésite une nouvelle fois à intervenir, mais lorsque cette ordure de camé balance un coup de pied sur les doigts de sa fille pour lui faire lâcher prise, c'en est trop pour moi.

Je n'aime pas les combats déséquilibrés.

— Fous-lui la paix !

Ma voix a claqué dans le couloir désert.

— Occupe-toi de ton cul ! répond le type en continuant de cogner.

— Je t'ai dit de la lâcher. Je ne le répéterai pas.

Mon ton est calme et assez menaçant pour que cela pénètre même le cerveau englué d'un toxico. Il se retourne, sans pour autant

Juste ma coloc

ôter ses doigts griffus de la chevelure de sa fille. Elle sanglote, mais elle s'accroche toujours au montant de la porte, se refusant courageusement à céder.

— Qu'est-ce que tu vas faire, pauvre con ? me provoque-t-il en bombant son torse décharné sous son vieux blouson.

Quand je suis fatigué, j'ai tendance à me tenir voûté. Il est trois heures du matin et je suis crevé. Avançant lentement dans la lumière, vêtu de mon seul pantalon, je m'oblige à déplier mon mètre quatre-vingt-dix avec tatouages d'ex-taulard en incrustation.

Un sourire mauvais s'affiche sur mes lèvres en voyant l'autre rat blêmir. Il reconnaît les marques sur ma peau.

— C'est ma gamine, tente-t-il de se justifier. T'as pas à te mêler de cette affaire, mec. On est cool, toi et moi...

— Il semblerait bien qu'elle n'ait pas l'intention de te suivre, « mec ». Et tes braillements m'empêchent de dormir.

— Tu la veux ? me propose-t-il en tirant les cheveux noirs en arrière pour obliger la môme à me montrer son visage. Elle est belle. Pour toi, ce sera gratos, pour compenser le dérangement.

Ce type me donne envie de gerber. J'avance d'un pas.

Changeant brusquement de stratégie, le toxico lâche sa fille et sort un couteau à cran d'arrêt. La lame s'éjecte dans un bruit métallique sinistre.

— Tu fais moins le malin, hein, connard ? plastronne-t-il.

Il l'agite frénétiquement devant lui. Cela n'aurait pas pu être simple pour une fois ?

La seconde suivante, mon poing heurte le junky en pleine face. Déséquilibré, il fait des moulinets presque comiques. Seulement, je n'ai pas le temps de jouer.

Je veux aller me pieuter !

D'un coup précis sur le poignet, je le désarme avant de lui balancer un uppercut, qui lui fait faire la culbute en arrière. Emporté par son élan, il dévale l'escalier cul par-dessus tête.

Je me poste en haut des marches pendant qu'il atterrit sur le carrelage crasseux du rez-de-chaussée. Il se redresse avec difficultés sous le regard morne du veilleur de nuit, qui ne veille que sur lui-même, planqué dans sa cage grillagée.

— Tu me le paieras, hurle le junky en brandissant le poing.

— Dégage, pauvre merde. Ne croise plus jamais ma route !

Il recule et quitte l'immeuble presque en courant, ayant compris qu'il n'a aucune chance de vaincre un type de ma stature, habitué à se battre et de sale humeur.

Au pas de charge, je retourne vers mon appartement et mon plumard.

— *Gracias*, dit une petite voix sur ma gauche.

La fille est toujours par terre. Elle est assise sur les talons et se tient la tête. Il faut qu'elle soit sonnée pour ne pas avoir bougé de ce lino immonde.

Malgré le mauvais éclairage, le sang sur ses doigts se voit.

Merde !

Je devrais la laisser se dépatouiller. Si je continue, je ne suis pas près de dormir. Mais c'est plus fort que moi... Je lui attrape les coudes pour la remettre debout.

Juste ma coloc

Saisissant son menton tremblant, je lui tourne le visage vers la lumière. Elle a la lèvre fendue, l'arcade sourcilière tuméfiée. Elle se prépare un bel œil au beurre noir. Elle a aussi des écorchures sur les mains.

— Il faut nettoyer. Tu as du désinfectant ?

— Je... Je vais passer de l'eau, ça ira.

— Non, ça n'ira pas.

Je me traite d'abruti, mais mon habitude des bastons et un tout petit reste d'esprit chevaleresque datant de l'époque où j'étais encore un mec fréquentable m'interdisent de la laisser dans cet état.

Je ferme la porte de son appartement avant de l'entraîner chez moi. Elle est tellement sonnée qu'elle ne résiste pas comme une fille seule et prudente aurait dû le faire en pleine nuit dans un couloir sordide face à un type dans mon genre.

— Assieds-toi.

Elle obéit, se posant sur l'une des deux chaises branlantes qui meublent ce logement merdique, pendant que j'attrape la bouteille de désinfectant dans l'armoire de toilette au-dessus du lavabo.

Après avoir imbibé une boule de coton, je lui incline la tête, repoussant son épaisse masse de cheveux noirs, étonnamment doux sous mes doigts, pour dégager la blessure. Je tamponne sa lèvre avec précaution.

C'est une jolie fille, adulte elle sera très belle. Sa peau aussi est douce, épargnée par les tartines de maquillage qu'exhibent les nanas que je fréquente depuis ma sortie de taule.

Autrefois, dans ma vie d'avant, quand j'étais plus jeune, un étudiant sans problème, elle m'aurait beaucoup plu.

La douleur la fait sursauter et l'extirpe du coaltar.

Elle réalise soudain où elle se trouve et avec qui. L'inquiétude s'allume dans ses yeux noirs et profonds comme l'obsidienne, la pierre sacrée des Mexicains.

— Je... Je vais le faire, bafouille-t-elle.

Je lâche son visage et lui donne le coton. J'ouvre le mini-frigo et me plie en deux pour atteindre la poche de gel dans le bac à glaçons. Je la roule dans un torchon presque propre.

— Mets-la sur ton œil, ça limitera les dégâts.

La gamine ne peut retenir un soupir de soulagement quand le froid apaise le feu de la douleur. Elle est mignonne, on dirait un petit chaton effrayé...

Soudain, j'éternue.

— Fait chier ! Ce n'est pas le moment que j'attrape la crève.



Gabiela

Je m'en doute !

Mon voisin est comme tous ceux qui vivent dans ce taudis, moi compris, il n'a pas d'assurance maladie. Il fait froid dans les appartements qui ne sont déjà plus chauffés, alors qu'on est en mars.

Un frisson d'appréhension me parcourt en observant mon impressionnant sauveur enfileur un sweat-shirt à capuche qui

Juste ma coloc

masque une musculature et des tatouages spectaculaires, dont un superbe dragon noir qui lui prend une partie du dos.

Ce mec est une armoire à glace avec des épaules de déménageur. Pas étonnant qu'il ait dégagé mon junky de père d'un revers de main.

Profitant de ce qu'il ne me regarde pas, j'inspecte les lieux. Son studio est identique au mien, aussi miteux. Il possède moins d'affaires que moi – un seul sac de voyage est glissé sous le lit – et il n'a aucun objet personnel à part le téléphone portable sur la table de chevet.

Rien ne traîne, tout est parfaitement rangé.

Je tourne de nouveau mon attention vers lui. Il est vraiment immense. Quand j'étais debout, il me dépassait de plus d'une tête alors que je ne suis pas si petite. La pièce paraît être encore plus minuscule par sa simple présence et l'aura de force brutale qu'il dégage.

Un nouveau frisson d'inquiétude impressionnée me parcourt. Nous sommes seuls et il a verrouillé sa porte.

Une ironie douloureuse me rappelle que personne ne m'aidera s'il a de mauvaises intentions. Aucun voisin n'est venu lorsque mon père me frappait au milieu du couloir.

J'hésite à fuir, au mépris de la politesse et de la reconnaissance qui lui est due. Pour ma défense, son crâne rasé, ses piercings – oreilles et sourcils –, et ses tatouages n'inspirent pas confiance à première vue... sauf que lui, il est intervenu.

Je me reproche de le juger sur son physique. Ce n'est pas dans mes habitudes.

En plus, il a collé une raclée à mon père. Il est aussi en train de me soigner alors que nous sommes en pleine nuit, que rien ne l'y contraint et qu'il a l'air très fatigué.

Un vertige me fait soudain tourner la tête, m'obligeant à fermer les yeux. Au même instant, la vague familière du désespoir prend forme au fond de mon ventre. Elle va tenter de me submerger, me rappelant à quel point ma vie est nulle, que les rêves auxquels je m'accroche seront toujours inaccessibles pour une latina fauchée, sans famille, sans protection.

J'en ai assez de me méfier de tout le monde, de surveiller mes arrières, de me battre pour survivre déceimment depuis des mois sans aucune aide. L'épuisement me terrasse.

Pour quelques minutes, je voudrais que quelqu'un de plus fort, de plus solide, s'occupe de tout, gère la situation à ma place.

— Je m'appelle Slade Tomkins.

Surprise, j'ouvre les paupières alors que mon voisin se laisse tomber sur la seconde chaise, qui craque bruyamment sous son poids.

— Gabriela Martins.

— C'était vraiment ton père ce mec ?

— *Sí*. Oui.

Je corrige pour revenir à l'anglais. Il n'est pas latino, il ne comprend probablement pas l'espagnol.

— J'ai cette malchance.

Mes yeux se ferment un instant, fatigue, lassitude. C'est terrible à dire, mais je suis si seule, isolée, j'ai désespérément besoin de

Juste ma coloc

parler à quelqu'un. Tenant la poche de gel sur mon œil blessé et alors que ma raison me traite d'imprudente, je lui explique :

— Ma mère était mexicaine.

— Était ?

— Elle est décédée, l'année de mes quatorze ans dans un accident de voiture. Mes parents étaient divorcés depuis des années. Quand mon père venait me voir, il était toujours très gentil et je ne comprenais pas pourquoi elle me disait de me méfier. Lorsqu'elle est morte, il m'a proposé de vivre avec lui.

— Et ça s'est gâté ?

— Presque tout de suite. J'étais installée chez lui depuis à peine une semaine, quand un samedi soir, il m'a entraînée dans un bar. Il a vendu ma virginité au plus offrant.

Slade se redresse si brusquement qu'il me fait sursauter. La chaise craque une nouvelle fois dangereusement.

— Bordel ! jure-t-il entre ses dents, serrant les poings.

Il a l'air scandalisé et furieux. Sa réaction me rassure un peu. J'essaie de lui sourire malgré ma lèvre fendue.

— Dieu était avec moi. Mon père a fait affaire avec un flic sous couverture qui était là pour une autre histoire. Le policier l'a coffré pour proxénétisme, et moi, j'ai atterri dans un foyer d'accueil pour mineures. Quand, j'ai eu dix-huit ans en novembre, j'ai dû partir et me débrouiller.

— Tu n'as pas de famille chez qui tu pourrais aller vivre ?

— Non.

Ma conscience réagit soudain :

Mais qu'est-ce qui me prends de raconter que je suis seule au monde à un type que je connais depuis même pas dix minutes, surtout un mec de ce genre ! Je suis complètement folle.

— Ton père est sorti de prison quand ?

— Il y a trois mois. Depuis il me traque pour « renouer le contact ».

Je dessine des guillemets de ma main libre.

— Visiblement, il n'a pas abandonné l'idée de faire de toi sa gagnieuse, conclut mon impressionnant voisin en s'appuyant sur ses coudes, son visage se rapprochant du mien.

Ses paupières se plissent, une lueur étrange s'allume dans son regard. Ses iris, d'un bleu très clair, reflètent une intelligence froide et calculatrice.

Un nouveau frisson me parcourt.

Chapitre 3



Slade

Depuis ma condamnation et mon séjour en prison, je me suis replié sur moi-même, sur ma survie. Les autres, leurs histoires, leurs problèmes m'indiffèrent. Je ne veux surtout rien savoir et rester tranquille dans mon coin. Mais là, il est quatre heures du matin et aussi étonnant que cela puisse paraître, j'ai envie d'en apprendre plus sur cette gamine.

— Pourquoi ne vis-tu pas dans le quartier mexicain ? Il n'irait pas t'y chercher.

— Je l'ai fait. Ça ne l'arrête pas. Je change d'adresse toutes les deux semaines, seulement, il finit toujours par me retrouver.

— Et les flics ?

— Ils ne se dérangent pas malgré l'injonction du tribunal interdisant à mon père de m'approcher. Les problèmes d'une *chica* du *barrio* avec un blanc, ce n'est pas leur priorité.

Je pose le menton dans mes mains pour observer Gabriela.

C'est une fille, à la chevelure noire, épaisse et bouclée, à la peau mate – très douce –, aux yeux d'un noir profond et magnétique.

Elle paraîtrait moins ado si elle n'avait pas les traits si fatigués... et un coquard. Elle porte un jean large et un pull immense qui masque une silhouette que je devine harmonieuse. Ses jambes sont fines et toniques et je parie que sa poitrine, même si elle est menue, est tout à fait digne d'intérêt.

Je suis tout aussi certain qu'elle dort habillée pour être prête à réagir à toutes les situations. C'est une survivante qui tente de s'en sortir dans une société qui ne veut pas de nous.

Elle s'accroche avec autant de volonté que moi, même plus si on considère qu'elle est à peine majeure et qu'elle n'a ni ma force ni mon passif de taulard pour l'endurcir.

— Fais voir ta main.

J'attrape un autre coton. Sa peau est délicieusement agréable à toucher, mais froide. Gabriela est épuisée, son corps peine à maintenir sa température, et elle a peur de moi...

Ça n'a rien d'étonnant vu mon allure.

Je m'applique à désinfecter ses écorchures, dont certaines sont profondes, essayant de ne pas lui faire mal. Un sourire ironique me vient. Je n'ai plus l'habitude de faire preuve de douceur, même pas avec mon propre corps.

Gabriela a de belles mains. Elle est encore assez coquette et optimiste pour se vernir les ongles d'un joli rose pale, très classe, mais elle n'a aucun bijou en dehors d'une montre à deux balles.

— Tu bosses ?

Juste ma coloc

— Je suis vendeuse dans une boutique de fringues, le soir et le samedi, répond-elle en surveillant mes gestes. J'ai aussi une bourse grâce à mes résultats scolaires. Elle me permet de poursuivre mes études dans un bon lycée. Mais c'est comme ça que mon père me retrouve à chaque fois. Il me suit à la sortie des cours.

J'observe avec intérêt, la demoiselle aurait-elle de l'ambition ?

— Tu veux aller à la fac ?

— C'est mon rêve, faire un cursus en littérature hispanique et devenir professeure dans une prestigieuse université.



Gabriela

Le silence tombe entre nous, s'éternise. Slade me fixe bizarrement tout en terminant de nettoyer mes écorchures.

J'observe ses mains.

Elles sont chaudes, fortes, solides, marquées de petites cicatrices. Il a aussi les ongles légèrement noircis, comme ceux d'un mécano. Ses phalanges sont rougies. Il s'était déjà battu il y a peu, mais plus violemment qu'avec mon père.

Sa présence est impressionnante, presque étouffante. J'en frissonne. J'ai envie de mettre de la distance entre nous, mais je n'ose pas bouger. J'ai été folle de le suivre dans son appartement et de lui raconter ma vie. C'est peut-être un pervers, un...

— Je suis sorti de taule en janvier, annonce-t-il soudain, me faisant sursauter. Une condamnation à dix-huit mois pour coups et

blessures après une rixe dans un bar. J'ai fait un an et je suis en liberté conditionnelle.

Ça explique beaucoup de choses...

En tout cas, il ne paraît pas se vexer de ma réaction surprise et poursuit.

— J'ai trois jobs, mais j'ai un problème. Aucun proprio n'accepte de me louer un appart correct à cause de ma conditionnelle. Je me retrouve toujours dans ce genre de taudis. J'en ai marre d'entendre les voisins se mettre sur la gueule ou des ambulanciers embarquer des junkies trois fois par nuit. Je veux pouvoir dormir, peinard !

J'acquiesce même si je ne vois pas bien où il souhaite en venir.

— Tu as un problème. J'ai un problème, mais à nous deux, nous avons une solution.

— Comment ça ?

— On se tire d'ici. On prend une coloc dans un bon quartier. Si c'est toi qui signes le bail, personne ne saura pour mon casier. Avec moi dans le secteur, ton père ne t'importunera plus. Autrement, je lui ferai passer l'envie de t'approcher, je t'en donne ma parole. Alors, qu'est-ce que tu penses de mon idée ?

J'en reste sans voix. C'est une proposition hallucinante. Moi, la sage Gabriela Martins me retrouver en colocation avec un ancien taulard, qui n'a clairement rien d'un gentil garçon.

— Je dois y réfléchir. On dit que la nuit porte conseil.

La réaction de ce mec étrange et dangereux m'inquiète si je refuse. Le regard dégoûté que Slade a porté sur son logement démontre à quel point il a envie de partir d'ici. C'est

Juste ma coloc

compréhensible, ce meublé est le pire de tous ceux dans lesquels j'ai atterri depuis mon départ du foyer.

Je pose la poche de gel sur la table avant de me lever.

— Je t'accompagne. Je vais essayer de réparer ta serrure pour que tu puisses dormir, me dit-il.

Il est vraiment très grand, je me sens minuscule, à côté de lui.

Petite. Menacée. Perdue.

Slade attrape ses outils. Il empoche son téléphone et verrouille sa porte – quartier pourri ! Coup de chance, personne n'a profité de mon absence pour entrer chez moi. Toutes mes affaires sont encore là, y compris mon ordinateur portable.

Mon impressionnant voisin s'agenouille avec un tournevis.

— Ces portes, c'est de la merde, ronchonne-t-il en revissant la pauvre serrure dans le bois à moitié éclaté. Je pourrais les exploser d'un seul coup de pied, sans forcer.

Il me tourne le dos, alors je ne me gêne pas pour l'examiner. Vu la densité des muscles qui tendent le tissu de son jean dans cette position accroupie, aucun doute qu'il en soit capable. Ce mec est plus qu'impressionnant, il est d'une puissance dangereuse.

Pendant que je l'observe, il réussit aussi à refixer la chaîne, non sans avoir marmonné quelques jurons bien sentis.

— C'est du bricolage. Tu ne peux pas rester ici, tu n'es plus en sécurité... en fait, tu ne l'as jamais été. Et n'avertis pas le gérant ou il te facturera une serrure en plaqué or en te remettant la même camelote.

— Merci du conseil.

Slade ramasse ses affaires et avant de sortir, il me fixe, provoquant un frisson le long de ma colonne vertébrale.

— Pense à ce que je t’ai dit. On aurait une vie bien meilleure ensemble si on s’entraidait.

Je m’empresse de verrouiller derrière lui, d’accrocher la chaîne de sécurité et de bloquer une chaise sous la poignée. Je respire un peu plus librement sans son oppressante présence.

Une demi-heure plus tard, je ne suis toujours pas couchée, incapable de me calmer. Je redoute le retour de mon père et que la porte ne résiste pas à un nouvel assaut.

Le miroir me renvoie l’image de mon œil qui se dirige vers un beau noir intense. Ma lèvre fendue me fait mal.

— *Muy bien... Soy guapa... Gracias papá !*

Cette pensée me ramène à l’intervention providentielle de Slade et à son offre démente.

Vivre en colocation, j’y ai songé, mais mes camarades de lycée habitent chez leurs parents. Mes collègues de travail sont plus âgées et elles ont une famille. Je n’ai jamais voulu passer une annonce de peur d’attirer des cinglés. Et voilà que mon voisin, qui m’a tirée d’un très mauvais pas, me propose de prendre un logement avec lui après m’avoir balancé qu’il sort de prison !



Peu avant six heures du matin, on frappe doucement à ma porte. Mes yeux peinent à s’ouvrir. Mon œil gonflé me fait mal.

¹ Bien... je suis mignonne... merci papa

Juste ma coloc

Nouvelle série de petits coups rapides.

— Gabriela, c'est Slade !

Au moins, ce n'est pas mon père...

Pas rassurée, j'entrebâille le battant en laissant la chaîne de sécurité. Mon impressionnant voisin est planté sur mon paillason. Il se balance d'un pied sur l'autre pour se réchauffer. Il est habillé comme hier – jean usé et vieux sweat –, mais il tient un dossier.

— Je peux entrer ? Je ne resterai pas longtemps, je vais bosser.

J'ouvre, car je lui dois d'écouter ce qu'il a à me dire. À peine à l'intérieur, il m'attrape le menton et tourne mon visage vers la lumière blafarde diffusée par l'ampoule nue pendue au plafond, me scrutant avec attention.

Inquiète, je n'ose pas bouger. Même s'il ne serre pas sa prise, je ressens la force brute de ses doigts, leur chaleur sur ma peau glacée. Aucun de mes camarades de lycée, pas même le prof de sport, ne pourrait rivaliser avec lui.

— Dans moins d'une semaine, tu n'auras plus de traces.

— Comment le sais-tu ?

— Le week-end, je bosse comme videur dans une boîte de nuit. Des gnons, j'en ramasse souvent.

Il est donc habitué à se battre. Je m'en doutais. Cela explique aussi les marques rouges sur ces phalanges.

Un soupir de soulagement manque de m'échapper lorsqu'il retire sa main et recule d'un pas. Son corps m'opresse, me rappelle trop ma fragilité face à lui.

— C'est la copie de mon casier judiciaire, pour que tu voies que je n'ai jamais fait de mal à une femme. Tu n'as rien à craindre avec moi. Je ne suis ni un pervers ni un maquereau.

— Mon père non plus n'avait pas de casier pour ça.

— Un point pour toi ! admet-il en affichant un soudain sourire.

J'ai un coup au cœur. Cela le fait paraître bien plus jeune, moins patibulaire. En fait, s'il avait des cheveux pour adoucir sa mâchoire carrée, il aurait même l'air sympathique... presque.

— Je t'ai également amené mes feuilles de paie. Tu me rendras tout ça ce soir. Tu y fais gaffe ! Ce sont les originaux.

Il m'attrape par le coude pour que je le regarde.

— On doit se tirer d'ici. On peut s'en sortir, ensemble.

L'idée est démente, mais l'image de mon père ravagé par la drogue s'impose à moi.

Mon voisin repart aussi vite qu'il est arrivé, laissant derrière lui une agréable odeur de gel douche et une impression de vide. Je verrouille la porte alors qu'il dévale l'escalier en courant.

Je m'installe sur mon lit pour lire les documents. La copie de sa condamnation m'apprend son véritable nom : Arthur J. Tomkins – et pas Slade ! –, ainsi que sa date de naissance.

Il aura bientôt vingt-quatre ans. Je lui aurais donné plus...

Étonnamment la ligne « profession » indique : étudiant. Il devait être à l'université à l'époque où il a eu des ennuis. J'ai quand même un peu de mal à imaginer cette armoire à glace tatouée dans un amphithéâtre au milieu des fils à papa et des studieux boursiers.

En tout cas, il ne m'a pas menti. Il a provoqué une rixe dans un bar du campus et plusieurs personnes ont fini à l'hôpital.

Juste ma coloc

Slade cumule trois jobs. Il bosse la journée dans un atelier de mécanique – ce qui explique l'état de ses ongles –, de dix-huit à une heure du matin, il est vigile dans un entrepôt sur les docks sauf le vendredi et le samedi, où il travaille comme videur dans un club chic, le *Blacklight*.

Pas étonnant qu'il soit à cran sur ses heures de sommeil !

Je ne devrais même pas songer à sa proposition démente, mais je me surprends à envisager de demander son avis à ma meilleure amie, Marina.

Quoique... elle ne va pas comprendre mon problème et ne pourra pas m'aider à prendre une décision. Marina vit avec ses parents, son frère et ses trois sœurs. Elle n'a pas la moindre idée de l'angoisse qu'on ressent à dormir seule dans un taudis avec pour unique protection une mauvaise serrure et une porte en papier mâché.

Il y a quelques semaines, elle a tenté de me convaincre que je devais soutenir mon père, lui tendre la main. Elle n'imagine pas ce que cela fait de devoir témoigner contre son propre père.

Elle ignore aussi tout de la vie dans un foyer pour mineures où les filles ont des trajectoires de vie plus pathétiques les unes que les autres.

Surtout, elle ne sait pas ce qu'on éprouve à être attrapée par les cheveux en pleine nuit et traîner sur le sol par un homme qui n'a plus rien d'humain.

Quant à devoir son salut à un inconnu à tête de tueur...

C'est la vue de la vieille Buick pourrie de mon père, garée près du lycée, qui provoque le dé clic. Il me guette, il n'a pas renoncé.

Entre l'avenir qu'il veut m'imposer et l'étrange proposition de Slade, je n'hésite plus.

Je tente ma chance.

Dissimulée derrière un groupe de joueurs de foot, je me faufile hors de l'enceinte de l'établissement par la sortie du stade.

C'est mon soir de repos, je ne travaille pas à la boutique, je vais en profiter. J'attrape le bus qui va dans le *barrio*, le quartier mexicain, où je vivais enfant et où ma mère était honorablement connue.

J'y serai bien accueillie et si Slade Tomkins s'avère être un ami, il sera lui aussi accepté par la communauté.